

Paul Meunier



# La philosophie du Petit Prince

ou le retour à l'essentiel

*Éditions*

LE PETIT  
PHILOSOPHE

© Éditions L'Aventurier, 2013 Tous droits réservés

[www.editionslaventurier.ca](http://www.editionslaventurier.ca)

Edition numérique en partenariat avec IS Edition

[www.is-edition.com](http://www.is-edition.com)

ISBN : 978-2-9807688-0-4 (versions numériques)

ISBN : 2-89590-016-7 (version imprimée)

## DU MÊME AUTEUR<sup>1</sup>

*La traversée du Canada à vélo*, éd. L'Aventurier, distribution Ulysse, 2010, 164 p.

*La côte ouest des États-Unis à vélo*, éd. L'Aventurier, distribution Ulysse, 2010, 140 p.

*La côte est des États-Unis à vélo et la Floride*, éd. L'Aventurier, distribution Ulysse, 2010, 182 p.

*La philosophie du Petit Prince : ou le retour à l'essentiel*, Montréal, Carte blanche, 2003 (1<sup>re</sup> éd.), 2004 (2<sup>e</sup> éd.), 296 p.

— Au Salon du livre de Paris 2004, ce livre a été le « meilleur vendeur » au stand de Québec Édition, qui représente la majorité des éditeurs du Québec.

— En 2004, l'auteur fut lauréat du prix Griffon d'Or en tant qu'*Artiste par excellence – adulte* dans la catégorie *Arts et Culture*.

— Traduit en japonais : *La philosophie du Petit Prince*, Japon, Random-house-Kodansha, 2007, 236 p.

*Ils ont changé le monde. Gandhi, Dom Helder Camara, Raoul Follereau*, Paris et Montréal, Médiaspaul et Paulines, 1994, 168 p.

*François Varillon. Une spiritualité de la vie chrétienne*, Paris, Centurion, 1990, 158 p.

— Primé « livre du mois » en décembre 1990 par la revue française *Prier*.

— Traduit en portugais : *Espiritualidade da vida cristã*, segundo o P. Varillon, Braga, Editorial A. O., 1998, 160 p.

PAUL MEUNIER

LA PHILOSOPHIE  
DU PETIT PRINCE

Ou le retour à l'essentiel

LE PETIT PHILOSOPHE

Dessin de la couverture : Sarah Meunier, 8 ans et demi

© Éditions Le Petit Philosophe, 2013 Tous droits réservés  
ISBN 978-2-9807688-0-4 (version électronique)

Dépôt légal — 2013  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

Éditions l'Aventurier/Éd. Le Petit Philosophe  
200 rue Georges  
Terrebonne (Québec) J6V 1B8  
CANADA

Site Web : [www.editionslaventurier.ca](http://www.editionslaventurier.ca)  
Courriel : [info@editionslaventurier.ca](mailto:info@editionslaventurier.ca)

© Paul Meunier, 2003 Tous droits réservés  
ISBN 2-89590-016-7 (version imprimée)

Dépôt légal — 3<sup>e</sup> trimestre 2003  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

Éditions Carte Blanche  
3823, avenue Lacombe  
Montréal (Québec) H3T 1M3  
CANADA

Distribution au Canada  
Éditions Fides  
7333 place des Roseraies, bureau 100  
Anjou (Québec) H1M 2X6  
CANADA

*À mes enfants, Sarah, Nicolas et Annabelle,  
qui m'invitent toujours à redécouvrir l'essentiel de la vie.*

## ABRÉVIATIONS DES OUVRAGES D'ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY<sup>2</sup>

- Cs                *Courrier sud* [Folio, 80], Paris, Gallimard, 1998 [1929], 160 p.
- Vn                *Vol de nuit* [Folio, 4], Paris, Gallimard, 1983 [1931], 192 p.
- Th                *Terre des hommes* [Folio, 21], Paris, Gallimard, 1980 [1939], 192 p.
- Pg                *Pilote de guerre* [Folio, 824], Paris, Gallimard, 1981 [1942], 224 p.
- Ppr                *Le Petit Prince* [Folio Junior], Paris, Gallimard, 1987 [1943 ; 1946 pour le texte et les illustrations], 96 p.
- Ppr+              *Le Petit Prince*, Édition commémorative du cinquantième anniversaire de la parution du *Petit Prince*, Paris, Gallimard, 1993, 120 p.
- Lo                *Lettre à un otage* [Idées, 317], Paris, Gallimard, 1974 [1944], 128 p. ; p. 1-44.
- Pog                *La paix ou la guerre ?* [Idées, 317], Paris, Gallimard, 1974 [1944], 128 p. ; p. 45-86.
- Ppn                *Le pilote et les puissances naturelles* [Idées, 317], Paris, Gallimard, 1974 [1944], 128 p. ; p. 87-108.
- LF                *Lettre aux Français* [Idées, 317], Paris, Gallimard, 1974 [1944], 128 p. ; p. 109-128.
- Cit                *Citadelle* [Folio, 108], Paris, Gallimard, 1984 [1948], 640 p.

## AVANT-PROPOS

*Il y a de bons livres, des livres quelconques, et de mauvais livres. Parmi les bons, il y en a d'honnêtes, d'inspirants, d'émouvants, de prophétiques, d'édifiants. Mais, dans mon langage, il y a une autre catégorie, celle des livres-ha ! [...] Les livres-ha ! sont ceux qui déterminent, dans la conscience du lecteur, un changement profond [...] Les livres-ha ! ne courent pas les rues, du moins celles que je fréquente.*<sup>3</sup>

Derrière les *livres-ha !* on rencontre des *auteurs-ha !* Leur personne, leur pensée et leurs œuvres marquent la conscience, la nôtre, parfois même au fer rouge ! On peut dire des *auteurs-ha !* qu'ils contribuent à enrichir l'humanité. Comment ? En allant à l'essentiel, en honorant la vie et l'Homme, et en évoquant une certaine façon d'être et de vivre. Car pour eux, en véritables philosophes, il ne s'agit pas seulement de vivre, mais de bien vivre. En général, leurs idées s'avèrent claires et fort simples à comprendre, mais elles sont avant tout vivifiantes, nourrissantes et signifiantes pour nous, humains. C'est que leurs idées rejoignent ce qu'il y a de plus profond en l'homme : son cœur ou son âme. Les *auteurs-ha !* ont souvent le don de ces formules bien tournées, faciles à retenir et qui ont du *punch*, mais qui ont d'abord du sens. C'est qu'ils subordonnent l'élégance du verbe à la vérité. Et si celle-ci se vêt ou s'enveloppe de mots de velours, doux, beaux et gracieux, ce n'est jamais pour faire en soi œuvre élégante mais utile. Puis, que l'on soit d'accord ou non avec elles, c'est le genre de « formules que l'on peut rouler dans son esprit, lancer en l'air, rattraper, taquiner, tournicoter, analyser. Et quoi qu'on en fasse, elles dilatent l'esprit. Car elles sont génératrices d'idées »<sup>4</sup>, de conscience et de changement



intérieur. Ainsi ces formules, qui semblent si innocentes ou anodines, s'avèrent plus d'une fois révolutionnaires ! En ce sens, il faudrait peut-être imprimer une mise en garde en gros caractères sur les couvertures des *livres-ha* ! : « Attention ! Danger de changement profond ! »

Si *Le Petit Prince* est hors de tout doute un *livre-ha* !, Antoine de Saint-Exupéry, son auteur, s'avère de ce fait un *auteur-ha* ! Par son éthique qui désavouait catégoriquement le bien-être matériel comme seule fin des sociétés modernes, il prônait l'avènement de l'homme responsable envers les autres ainsi qu'envers la communauté humaine. C'est pourquoi il déniait le sédentaire du cœur qui ne se centre que sur soi et qui n'œuvre que pour soi, refusant de s'échanger<sup>5</sup> en une grandeur qui l'aurait dépassé, par exemple la famille, le métier, le domaine, le temple ou la cité. Car celui qui ne se donne ou ne s'échange n'est rien, ou si peu...

La conception éthique de Saint-Exupéry est aussi présente dans *Le Petit Prince* qu'à travers toute son œuvre littéraire. En effet, l'enfant aux cheveux d'or fit preuve de beaucoup de sévérité à l'égard des personnages du roi, du businessman, du buveur, du vaniteux et du géographe, car tous, sauf l'allumeur de réverbères, s'occupaient avant tout de leur propre personne ou de leur tâche dite « sérieuse » et « raisonnable ». La philosophie de ce merveilleux conte pourrait se résumer par le secret du renard : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. » (Ppr 72) Comme vous le verrez tout au long de cet ouvrage, cette haute vérité s'avère fondamentalement une éthique orientée et fondée sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'amour et ses impératifs d'apprivoisement, d'effort, de sacrifice, de responsabilité, d'échange ou de don de soi. Là est l'essentiel. Car dans la démarche même où l'homme s'échange par amour en plus vaste que soi, il récolte, comme une récompense, le sens des choses et de ses actes.

Dans le but de ne pas faire dire n'importe quoi au *Petit Prince*, ce dernier a été cerné et analysé à la lumière de l'œuvre entière de Saint-Exupéry. Dans cette perspective, il reprend une nouvelle vie qui nous permet de l'approfondir et, par conséquent, de mieux le comprendre. Bien sûr, pour nous qui aimons *Le Petit Prince*, nous savons qu'il est toujours actuel ! Au-delà d'un premier niveau de lecture, je veux ainsi non seulement énoncer et souligner sa profondeur, mais encore toute la richesse de la conception éthique<sup>6</sup> de Saint-Exupéry qui le sous-tend. C'est dans cette optique que j'ai émaillé le texte de citations. Cela ne signifie point qu'il n'y a rien de moi dans cet ouvrage. Bien au contraire !

Un dernier mot s'impose sur la méthodologie que j'ai privilégiée, soit un processus en spirale où, par approfondissements successifs, on revient sur ce qui a été dit, mais en avançant toujours d'un pas. En écartant délibérément un style linéaire au profit d'un style plus cyclique, il est tout à fait probable que certains, affectionnant une approche plus systématique, puissent être déçus. C'est ainsi que, dès les premiers chapitres, j'introduis des thèmes majeurs mais sans pour autant en extraire toute la substance, vous laissant ainsi quelquefois sur votre appétit ! J'ose croire qu'un cycle littéraire vous apparaîtra agréable, car au fil de la lecture, il vous permettra de découvrir, de réfléchir et d'assimiler peu à peu la philosophie du *Petit Prince*.

Que de celui-ci il se dégage des leçons de vie, c'est évident. Sans être jamais moralisatrices, elles s'avèrent foncièrement un enseignement sur la vérité de l'homme, qui déjà en soi suscite une certaine façon d'être et de vivre. Dès lors, les leçons de vie du *Petit Prince* ne se limitent pas aux actes seuls, même si ces derniers se trouvent nécessaires afin de traduire, au quotidien, une éthique de l'amour et de la responsabilité.

Il est à noter qu'il ne s'agit pas d'apprendre par cœur la conception éthique de Saint-Exupéry, car on n'est plus à la « petite école » où l'on devait non pas ânonner, mais réciter avec brio nos leçons ! Il s'agit beaucoup plus d'une invitation à rencontrer et à intégrer la philosophie de vie qui émerge du *Petit Prince*, voire à s'approprier son esprit propre. En ce sens, il ne vous est point demandé d'accepter aveuglément l'éthique présentée dans ce livre ; à partir de votre propre expérience de l'appriovisoement et de l'amour, réfléchissez-y et portez-la tout en respectant la lenteur du temps. Sans quoi l'art de vivre du *Petit Prince* et ses hautes leçons de vie ne seront, hélas ! que lettres mortes ; qu'un joli conte, soit, mais désincarné, mais sans port d'attache réel dans votre cœur ni dans votre existence.

L'important n'est donc pas tellement cet ouvrage, mais telle relation riche et féconde que vous établirez entre celui-ci et votre réflexion et votre expérience, car seul un tel genre de relation pourra vous nourrir. Cela dit, il est tout à fait normal que chacun rencontre ce texte ainsi que *Le Petit Prince* à partir de sa sensibilité et de ses attentes particulières et de là valorise les points qui lui correspondent.

Avant de vous plonger tête baissée dans cette lecture, je ne peux que vous conseiller fortement de lire ou de relire *Le Petit Prince*, question de vous imprégner à nouveau de ce qui constitue sa substance, sa chaleur et ses couleurs propres.<sup>7</sup>

# I ENFANCE DU PILOTE

« UNE IMAGE VAUT MILLE MOTS », dit un vieil adage populaire... Dans ce cas-ci, rien de plus vrai ! Car par le biais des dessins d'un serpent boa fermé et ouvert, voici exposé non seulement l'essentiel du *Petit Prince*, mais aussi toute la conception éthique de Saint-Exupéry que sous-tend ce merveilleux conte philosophique, à savoir : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. » (Ppr 72) Qu'on ne se trompe surtout pas ! ce leitmotiv est bel et bien une éthique centrée sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'appropriation et l'échange, en un mot sur l'amour. L'extraordinaire, c'est que dans la démarche même où l'homme se donne ou s'échange, par amour, en plus vaste que soi, il récolte — ou cueille avec son cœur — le bien le plus précieux qui ne lui sera jamais donné : le sens des choses, de ses actes, de sa vie.

Grâce à l'appropriation et à l'échange, les enfants aussi l'ont accès à ce nœud de sens qui les lie autant aux gens qu'aux choses, et qui teinte toute leur réalité. Comme dit le petit prince à l'aiguilleur : « Ils perdent du temps pour une poupée de chiffons, et elle devient très importante, et si on la leur enlève, ils pleurent... » (Ppr 75) De plus, leur imagination leur permet de voir un éléphant dans un dessin de boa fermé ou, ce qui revient au même, un mouton dans un dessin de caisse fermée<sup>8</sup>. C'est dire que l'essentiel est invisible pour les yeux, toujours. Car l'important réside, non

dans le dessin en soi, mais dans l'imperceptible trésor qu'il renferme. Mais quels rapports existe-t-il entre l'imagination et la capacité humaine de saisir l'essentiel, ou de voir au-delà des apparences l'invisible beauté du monde ? Afin de mieux comprendre le rôle que joue l'imagination dans la démarche qui conduit les pas des enfants comme des grandes personnes vers l'essentiel, permettons-nous une brève parenthèse...

L'imagination. Pays magique où habitent les chevaliers, les princesses, les dragons, les fées et les sorcières... où les barrières ou les lois naturelles s'envolent en fumée, où les frontières entre la réalité et le rêve sont tout bonnement abolies au profit du jeu, du plaisir et de la fantaisie, et où les enfants sont rois. L'imagination ouvre ainsi des portes qu'elle seule peut ouvrir. Dès lors, l'imagination fait et doit faire partie intégrante de la réalité humaine, au même titre que la raison<sup>9</sup>, la réflexion, le sentiment, l'intuition et la sagacité. Loin de s'opposer, sinon dans le réductionnisme où un seul point de vue domine et parfois supprime les autres, ces facultés se complètent, chacune à sa manière propre donnant accès à une perspective dont on ne saurait se passer sans appauvrir ou châtrer l'homme. En ce sens, l'imagination est aussi nécessaire et « sérieuse » que la raison et la logique. D'où le mot d'Albert Einstein : « L'imagination est plus importante que la connaissance. » Pensez simplement aux grandes inventions de l'humanité ou, plus concrètement, aux réalisations dont nous sommes fiers ; ne les avons-nous pas préalablement souhaitées, imaginées, rêvées ? Par exemple, bien avant le 20 juillet 1969 où, à bord du vaisseau spatial Apollo 11, Neil Armstrong puis Aldrin foulèrent, pour la première fois de l'Histoire, le sol lunaire au nom de l'Humanité, l'homme l'avait depuis très longtemps imaginé, rêvé et ardemment souhaité... ce fameux pas ! Regardez une montagne et remarquez comment, tout dépendant du point de vue où l'on se trouve, certaines réalités sont mises en évidence tandis que d'autres se

trouvent cachées : tel ruisseau se manifeste dans toute sa limpidité tandis que le nid de l'aigle demeure inobservable à l'œil nu. Il en est de même de l'imagination qui, dès le plus jeune âge, ouvre l'enfant à un autre point de vue que celui du matérialisme et de l'empirisme<sup>10</sup> qui, somme toute, tendent constamment à réduire la réalité soit au matériel, soit à ce que les sens et l'expérience peuvent en saisir. Ainsi ne faut-il point médire de l'imagination, qui est cette faculté que détient l'esprit de se représenter des images, des connaissances et des expériences, de créer en combinant des idées, car elle est un prélude à l'essentiel... Et bien qu'elle soit une fenêtre entrouverte sur l'invisible beauté des choses, elle n'en demeure pas moins une fenêtre modeste, soit, mais bien réelle donnant accès au sens des choses et des actes des hommes.

Au reste, même si l'imagination tient une grande place dans ce chapitre, il serait injustifié de lui en conférer l'axe principal. En vérité, au-delà des dessins du boa ouvert et fermé, il n'est pas foncièrement question d'imagination, mais de beaucoup plus que cela : il est question du trésor caché qu'ils renferment et tentent, bien imparfaitement, de signifier, à savoir l'éléphant et le mouton. Il est question d'une philosophie axée sur l'essentiel, ou de ce regard qui sait voir, au-delà des apparences spécieuses, l'invisible beauté des personnes et des choses. Il est question du nœud de sens qui, telle une divinité, noue les matériaux les plus disparates en une unité qui les dépasse, par exemple le nœud qui lie des montagnes, des chèvres, des moutons et des bergers en domaine, ou celui qui transforme un tas de vieilles pierres entassées les unes sur les autres en temple à la gloire de Dieu.

Nous sommes tous, à divers degrés, un peu comme les grandes personnes qui se laissèrent mystifier par les apparences trompeuses du chapeau et qui, manquant d'imagination, ne réussirent point à voir l'essentiel du dessin.

Ainsi sont les grandes personnes qui confondent tout, mélangent tout, incapables sont-elles à l'ordinaire de voir au-delà de la montre. Ne nous trompons donc point d'objet, en prenant par exemple le dessin d'un enfant à la lettre ou, dans un autre ordre d'idées, en jugeant l'homme sur les plans physique, économique et social, car l'essentiel est toujours invisible pour les yeux. Mais pour accéder à l'essentiel, il importe d'abord de bâtir ce qui dure plus que soi : la famille, la maison, le métier, le domaine, la communauté des hommes ou le royaume de Dieu... Car ce n'est qu'en s'échangeant que l'on accède à la beauté et à la valeur véritables des personnes et des choses, et aussi au sens qui les anime.

### *La responsabilité des mots*

À la suite de l'insuccès de ses deux dessins, le pilote dit : « Les grandes personnes m'ont conseillé de laisser de côté les dessins [...] C'est ainsi que j'ai abandonné, à l'âge de six ans, une magnifique carrière de peintre. » (Ppr 10) Mais au-delà du « sérieux » ou non de la profession de peintre, c'est fondamentalement de responsabilité dont il s'agit, de cette responsabilité qui découle de l'appivoisement et de l'amour : la responsabilité des mots. L'une des avenues qu'emprunte et que doit emprunter la responsabilité, sous peine de sonner faux, est bien celle du langage. Car, qu'on le veuille ou non, les mots ont un poids considérable, parfois même une influence déterminante sur ceux que l'on a apprivoisés et que l'on aime, entre autres sur les enfants. Qui peut mieux influencer un enfant, de manière positive ou négative, mais toujours décisive et déterminante pour son développement, que ses parents et, par extension, ses proches ? S'il arrive que l'entourage immédiat de l'enfant influence ou fasse pression, de quelque façon, pour décourager l'enfant dans tel ou tel rêve, c'est gageons ! — généralement dans le but de bien faire. Ainsi en a-t-il été de l'enfant que fut le pilote qui, selon toute évidence, se

conforma à l'idée que les grandes personnes avaient de lui : la carrière de peintre, ça ne fait pas très sérieux ! Ce n'est donc pas pour mal faire que ses proches le pressèrent d'abandonner ce rêve qualifié d'irraisonnable, mais bien dans le but de « faire un homme » de lui, et peut-être afin de lui éviter d'éventuelles déceptions. Les grandes personnes connaissent si bien ce qui convient aux enfants ! Mais, bien sûr, pour nous qui comprenons la vie, nous devons voir, dans les pressions et les influences multiples que nous subissons tous, des occasions de s'affirmer en plaidant en faveur des rêves et des projets qui nous tiennent vraiment à cœur, avec douceur et fermeté, et s'il le faut avec sainte colère.

À l'instar de l'enfant que fut jadis le pilote, les jeunes ont tendance à croire ce que disent leurs proches, surtout lorsqu'ils se sont laissés apprivoiser par une grande personne qui leur est devenue chère ; cette vérité, si simple en soi, est accessible par la plus élémentaire expérience de l'apprivoisement. Si un enfant est éduqué dans un climat de confiance où l'on valorise sa croissance personnelle, il développera une image de soi positive ; dans le cas contraire où il est abaissé verbalement, l'enfant va malheureusement constituer une image de soi négative, parfois même de manière prédicative, c'est-à-dire définitive et absolue. D'où l'immense responsabilité des mots : « Tu es un bon à rien », « Tu ne vaux rien », « Tu es juste un maladroit », « Tu es méchant », « Idiot »... bref, toute violence verbale infligée aux enfants peut leur causer autant de problèmes graves que la violence physique, dirait n'importe quel psychologue de l'enfance. À cela s'ajoutent l'indifférence, l'isolement, le désintérêt, l'insensibilité, le détachement, le rejet et les insultes qui attaquent la confiance en soi de l'enfant aussi sûrement que les cris et les coups peuvent l'humilier et l'effrayer. Les enfants qui ont ainsi assimilé de tels messages négatifs se comportent souvent d'une manière encore plus désagréable, comme si inconsciemment ils



voulaient se conformer à l'image que leurs proches leur projettent.

Les mots exercent ainsi une grande influence non seulement sur l'orientation d'une carrière éventuelle, mais surtout sur l'estime de soi et sur la confiance en soi, en autrui et en la vie. À l'exemple du pilote qui raconta que, dès son jeune âge, il s'était fait conseiller par les grandes personnes d'abandonner la peinture, nous avons tous déjà subi, à divers degrés, des influences et des pressions qui nous poussaient, comme malgré nous, dans telle ou telle direction, ou qui s'opposaient, avec l'invisible puissance du langage des mots, à un projet ou à un rêve profond. N'est-ce pas là, disais-je, une invitation à s'affirmer, à persévérer, à croire à ses projets et à ses rêves, et aussi à refuser de se laisser décourager et détourner de sa voie ? À condition de ne pas confondre la volonté et la persévérance avec l'obstination, l'entêtement et l'opiniâtreté qui conduisent, trop souvent, à ne pas tenir compte du principe de réalité, c'est-à-dire des limites et des déterminismes tant corporels que sociaux inhérents à la nature humaine. Cela dit, nous devons autant que faire se peut donner corps à nos idées ou, si vous préférez, donner des pieds et des mains à nos rêves sinon, sans emprise réelle sur la vie, ils se transformeront en fantômes espiègles qui viendront, tôt ou tard, hanter nos esprits de regret. « J'aurais donc dû ! » se dira-t-on alors... Hélas ! le sable qui coule du sablier n'aura servi qu'à nous perdre au lieu de nous accomplir.

Un rêve qui s'éteint, comme ça, faute de l'avoir enraciné au cœur de l'existence la plus journalière, c'est toujours une partie de soi qui meurt avec lui. Cela vaut aussi pour les enfants. Mais puisqu'ils sont très influençables, leurs rêves et leurs aspirations s'avèrent, d'une certaine manière, à la merci des grandes personnes. Il est fréquent de voir des gens abandonner un projet qui leur tenait à cœur, soit à cause de l'influence contraire d'un proche, soit par manque de

conviction et de volonté ou tout bonnement par peur du risque et de l'échec. Cela s'avère toujours malheureux d'abandonner ou de refuser de vivre un rêve jusqu'au bout, pour quelque raison que ce soit, car même si cette renonciation n'est pas nécessairement ressentie ou vécue comme un échec, cela ne veut pas dire que ce n'en est pas un ! surtout en ce qui concerne les rêves qui avaient la puissance de voir le jour. C'est que les rêves et les désirs profonds sont l'âme d'une personne. Faisons donc attention au langage des mots, car il s'avère capable d'influencer tant positivement que négativement les rêves de ceux que l'on a apprivoisés et que l'on aime. En bref, il n'y a ni apprivoisement ni amour sans responsabilité, notamment sans la responsabilité du langage des mots.

### *Les grandes personnes*

N'est-il pas malheureux de constater qu'en vieillissant, bon nombre de grandes personnes perdent leur cœur d'enfant au point qu'elles s'avèrent maintes fois aveugles à l'invisible beauté des gens et des choses, car trop habituées à juger sur les aspects extérieurs ? Au fur et à mesure qu'elles oublient en grande partie l'enfant qu'elles ont été et qui désormais se tait en eux, au fur et à mesure que leur cœur d'enfant se cristallise sous le poids du sérieux de leur existence, c'est leur enjouement et leur amour de la vie qui se carapotent de leur âme. Cela va sans dire que leur capacité de saisir l'essentiel diminue, peut-être de manière inversement proportionnelle à l'augmentation de leur esprit de sérieux.

La tragédie des grandes personnes, ce n'est pas tant qu'elles préfèrent parler « de bridge, de golf, de politique et de cravates » (Ppr 11) — et l'on pourrait ajouter : de travail, de voitures et de chiffres —, mais qu'elles confèrent à ces occupations un caractère si sérieux, voire absolu, qu'elles en viennent à prendre la première place dans leur cœur.

Autrement dit, en conférant la priorité à des activités dites raisonnables et sérieuses, l'homme en vient souvent, par la force des choses, à ne vivre que pour elles. Au reste, nous ne disons pas que le travail, les chiffres, la politique et le golf sont irraisonnables et que, pour être fidèle à ses idées, il faudrait les désavouer et les rejeter. Certes non ! L'erreur des grandes personnes réside dans le caractère ultime ou absolu qu'elles leur confèrent. Il faut plutôt les considérer comme des moyens au service de l'homme et de la vie, et non l'inverse ! Dès lors, on doit affirmer haut et fort, et sans concession possible, la primauté de l'homme sur toutes ses occupations et ses activités. Aussi doit-on affirmer la primauté de l'amour et de l'échange, car ils permettent à l'homme de naître et de devenir. En ce sens, seuls comptent l'amour et ses impératifs d'appropriation, de don de soi, de responsabilité, d'effort et de sacrifice, car eux seuls sont capables de le soutenir dans sa marche lente et mouvementée vers sa propre densité. Eux seuls lui donnent accès à la beauté invisible des gens et des choses, ou au nœud qui les lie en une unité supérieure. Et eux seuls peuvent conférer un sens transcendant à sa vie. Là est l'essentiel.

À leur niveau, les enfants ont saisi cela. Ils ont compris, par expérience, que le temps perdu pour une poupée de chiffons la rend très importante à leurs yeux. Car c'est cette poupée de chiffons qu'ils ont apprivoisée et qu'ils aiment, cette poupée de chiffons qui a égayé et ensoleillé leurs jours de pluie et d'obscurité comme leurs jours de lumière et de bonheur, cette poupée de chiffons... et pas une autre. Les enfants savent ainsi ce qu'ils veulent ; pour eux, la vraie richesse réside dans les liens créés avec les gens et les choses. À l'opposé, les grandes personnes du *Petit Prince* semblent savoir ce qu'elles cherchent alors qu'en fait elles s'agitent et tournent en rond, comme un chien après sa queue ! De plus, elles sont trop incurvées sur elles-mêmes pour connaître le prix du bonheur. Puisqu'elles ont perdu, sans le savoir, le

sens des choses, puisqu'elles ne savent plus vraiment ce qu'elles cherchent, elles trouvent alors n'importe quoi ! Et ce « n'importe quoi » tend à s'absolutiser, à prendre toute la place, à se vautrer sous les vocables du sérieux et du raisonnable, car ce « n'importe quoi » confère néanmoins un pseudo-sens à leur existence. C'est ainsi que des occupations s'érigent comme fins en soi quand, à l'origine, elles auraient dû être prises comme des moyens au service d'un « dieu caché ». En d'autres termes, les activités humaines comme les biens matériels ne sont pas des buts ultimes, mais des outils, des moyens. Quiconque les considère comme des fins en soi perd sa courte existence à poursuivre du vent ! « Quiconque lutte dans l'unique espoir de biens matériels, en effet, ne récolte rien qui vaille de vivre. » (Th 50) Mélangeant tout, confondant les moyens et les fins, ne s'échangeant ou ne collaborant point à un but commun qui a la puissance de l'unir à la communauté humaine, l'homme cesse de croître ; alors il se sclérose et devient un « adulte », c'est-à-dire « un être vivant qui est parvenu au terme de sa croissance », dit le dictionnaire. En ce sens, souhaitons-nous de ne jamais devenir « adultes », mais au contraire, d'être constamment en croissance, centrés sur l'essentiel.

Dans *Citadelle*, Saint-Exupéry employa le terme « sédentaire du cœur » pour désigner les grandes personnes qui, conviées à s'échanger, ont délibérément refusé, préférant n'œuvrer que pour soi et entasser les provisions dans le grenier ! Mais la grandeur de l'homme réside dans sa capacité d'apprivoiser, d'aimer et de se donner. Car seul l'amour en acte peut le rendre collaborateur à une œuvre qui lui survivra. Seul l'amour en acte a la puissance magique de l'ouvrir à autre chose que soi et de le grandir. Les sédentaires du cœur, qui font fi du don de soi ou qui restent sourds aux appels de l'amour, non seulement ne peuvent rien comprendre à l'essentiel de la vie, mais vivent en vain. « Sollicités de s'échanger, ils ont voulu être

servis. Et quand ils s'en vont, il n'est plus rien. » (Cit 43) Il en va donc du devenir de l'homme et, indirectement, de la communauté humaine à laquelle bon gré mal gré il participe, soit par son implication effective, soit par son absence et son silence.

Aimer et s'échanger, c'est donc la seule façon pour l'homme de ne pas se métamorphoser en une grande personne dont le propre est de tout confondre. De plus, c'est la seule façon de voir, au-delà des apparences, l'invisible beauté des personnes et des choses. Sans quoi, devenant un sédentaire du cœur, l'essentiel risque fâcheusement de lui échapper. Et pourtant cela seul compte vraiment. Car si ses occupations et ses activités tendent trop souvent à l'incurver sur soi-même, l'amour et l'échange, à l'inverse, ont la puissance de le délivrer en le centrant sur autre chose que son petit moi. Bien que cette ouverture ne se fasse point sans effort ni souffrance, elle seule peut sauver l'homme, sauver l'Homme en l'homme, et le soutenir dans sa naissance et son devenir. De plus, en s'échangeant par amour en une unité qui survivra à sa propre mort, l'homme devient, pour ainsi dire, immortel. D'où l'importance d'établir ou de fonder des unités qui le transcendent.

Si vous parlez d'échange à une grande personne qui semble lucide, mais qui a plutôt la tendance toute naturelle à se centrer ou à se replier sur elle-même, vous vous sentirez bien incompris. Si vous parlez de don de soi à un sédentaire du cœur qui n'œuvre que pour soi et qui s'occupe avant tout de ses occupations soi-disant sérieuses, vous vous sentirez encore incompris. Si vous parlez d'échange à un adulte qui est incapable d'ouverture réelle à autrui et de sacrifice, vous vous sentirez de nouveau incompris... Malgré cela, si vous osez encore parler d'amour et d'appropriation à une grande personne qui se trouve incapable de voir l'invisible beauté des gens et des choses, car trop accaparée par les apparences quelles qu'elles soient,

vous vous sentirez, une fois de plus, incompris. Alors, comme le pilote, vous vous remettrez à lui parler de travail, de cravates, de golf et de politique... et la grande personne sera bien contente de rencontrer un être si raisonnable ! Mais son incompréhension aura fait naître en vous un sentiment de solitude, d'esseulement...

## II PANNE DANS LE DÉSERT

Dès le second chapitre, *Le Petit Prince* s'ouvre sur le désert et se terminera par « le plus beau et le plus triste paysage du monde. » (Ppr 95) Bien qu'entre-temps le petit bonhomme racontât au pilote ses aventures qui le conduisirent de planète en planète, bien qu'il lui parlât de sa rose, de sa planète, de sa vie mélancolique et de sa rencontre avec le renard, le désert ne cessa jamais d'être la toile de fond sur laquelle fut peint ce conte. Or, si l'arrière-plan de ce magnifique récit se veut le désert et non une magnifique plage du Pacifique, quoi de plus normal que de lui consacrer quelques lignes, d'autant plus qu'elles favoriseront, espérons-le ! une meilleure compréhension du *Petit Prince* et de son sujet majeur : l'essentiel. Mais, de grâce ! n'allez pas croire qu'en quelques pages l'on puisse tout dire du désert !

Lieu mystique par excellence, c'est d'abord pour Saint-Exupéry un endroit privilégié où il a vécu trois belles années et où également, à cause d'une panne d'avion, il a failli y laisser sa peau : « Au cours d'un raid vers l'Indochine, en 1935, je me suis retrouvé en Égypte, sur les confins de la Libye, pris dans les sables comme dans une glu, et j'ai cru en mourir. » (Th 110) Comment en est-il venu à aimer ce lieu si inhospitalier où il a baigné — selon ses propres dires — « dans les conditions mêmes de l'ennui » ? C'est qu'au-delà des apparences, « d'invisibles divinités lui bâtissent un réseau de directions, de pentes et de signes, une musculature secrète et vivante. Il n'est plus d'uniformité. Tout s'oriente. Un silence même n'y ressemble pas à l'autre silence. » (Lo 20)

Tel silence révèle la paix des tribus réconciliées. Et ce

silence bienheureux porte l'homme, le berce et lui permet de bâtir, en rêve d'abord, la citadelle de ses rêves. Tel autre, très semblable en apparence, trahit l'assaut imminent de la tribu voisine. Et ce silence parle éloquemment de combats, de pleurs et de mort. Tel autre, trop calme pour être vrai, est un des signes avant-coureurs annonçant une tempête de sable. Et ce silence paraît, aux oreilles des hommes du désert, comme un cri de détresse ainsi qu'un avertissement pressant de se mettre à l'abri. Il en est de même des étoiles qui, pour les nomades et les caravaniers, prennent différents sens. L'une indique la direction conduisant à un puits de village, où ils peuvent, à couvert du vent et des ennemis, se reposer, boire, manger et partager en toute sécurité. Cette petite étoile, perdue dans l'infinité du ciel, brille pour eux plus que toutes les autres. Et la route conduisant à ce puits semble douce et parfumée comme l'ombre des palmiers. Alors l'étendue qui les sépare de la source de vie se transforme en une pente invisible qui les y entraîne allègrement. Une autre étoile désigne le chemin conduisant à une oasis interdite, car conquise par une tribu ennemie. Et celle-ci rayonne d'un éclat terne et froid comme la mort. Telle autre encore oriente l'homme vers le chemin du retour, de la maison et de l'amour. Et cette étoile luit tendrement, et chante à son cœur les mélodies de son village. S'il en est ainsi des silences et des étoiles qui se remplissent d'un sens supérieur, on ne dira pas autrement des vents, des coutumes et des rites.

Au désert, l'homme est donc forcé d'admettre que l'essentiel est invisible pour les yeux, qu'au-delà des apparences d'uniformité et d'ennui qui y règnent, un sens transcendant remplit les hommes et les choses. Mais, pour accéder à sa beauté ou pour saisir le sens dont les hommes du désert sont chargés, il convient d'abord de l'aborder par le cœur et de s'y échanger. « L'aborder ce n'est point visiter l'oasis, c'est faire notre religion d'une fontaine. » (Th 78) Force est alors de reconnaître que l'appropriation et l'amour du désert deviennent un seul et unique impératif,



le seul qui permet d'accéder à son invisible beauté et, par conséquent, de le connaître plus profondément. Ce qui est vrai pour le désert se révèle aussi vrai pour les cultes en lesquels l'homme s'échange volontiers, que ce soit, par exemple, la famille, la maison, le métier, le domaine, le temple ou la cité. Du coup, tout prend forme, tout s'oriente... Et « l'objet de son échange » se charge d'une signification qui le dépasse.

Ainsi, quoi de mieux que le désert comme toile de fond au *Petit Prince* pour inciter vivement le lecteur à voir, au-delà des apparences, l'invisible beauté de la réalité. Quoi de mieux que le désert pour prendre conscience que l'essentiel réside dans l'imperceptible nœud qui lie les matériaux les plus disparates en une unité supérieure ? Quoi de mieux que le désert pour reconnaître que seuls comptent pour l'homme l'amour, l'appivoisement et l'échange ? Quoi de mieux que le désert pour l'ouvrir à plus grand que soi et, du coup, lui donner accès au sens des choses et de ses actes. Quoi de mieux que le désert pour réaliser que l'Esprit gouverne la vie de l'homme, et que la transcendance — cette ouverture à un sens qui se situe au-delà de soi — est au fondement même de sa conscience et de son être ? Quoi de mieux que le désert pour se rendre compte qu'il y a des forces invisibles qui polarisent l'homme, telles des divinités le tirant dans telle ou telle direction ? Finalement, quoi de mieux que le désert pour sentir l'écoulement du temps qui doit servir, non à perdre l'homme, mais à le former et à l'accomplir ? Parce qu'au désert l'homme est à nu, confronté à sa condition d'homme, mis en contact forcé avec sa fragilité, sa vulnérabilité, sa finitude, sans superflu ni fortune derrière lesquels il pourrait se cacher afin de mieux paraître ou de se grandir aux yeux d'autrui. Mais le désert n'est pas d'abord un lieu ; il n'est pas là où l'on pense... Le désert, c'est foncièrement ce qui résiste à l'homme, non seulement en termes d'obstacle et de barrière, mais aussi en termes d'intelligibilité. Et dans cette

confrontation à ce qui lui résiste, l'homme se découvre ; qui plus est, il lui est donné de grandir et de devenir. « Le désert pour nous ? C'était ce qui naissait en nous. Ce que nous apprenions sur nous-mêmes. » (Th 81)

### *Esseulement et collaboration*

Pour nous qui aimons la vie ; pour nous qui trouvons aussi sérieux les jeux des enfants que le zèle de certaines grandes personnes à gravir à tout prix les échelons de la gloire, de la puissance et de la richesse, comme si leur existence tout entière se résumait au culte de soi ; pour nous qui recherchons avant tout l'essentiel en nous entraînant à voir, au-delà des façades, l'imperceptible beauté des gens et des choses ; pour nous qui nous donnons volontiers en une unité qui nous dépasse et qui, du coup, recevons en récompense le sens des choses ; pour nous qui ne confondons pas les méthodes et les buts, et qui refusons de subordonner notre existence à des moyens qui, s'affublant d'un caractère absolu ou se vautrant dans les habits sacrés de la finalité ultime, nous incurveraient sur nous-mêmes au lieu de nous ouvrir à autre chose que notre petit moi... n'avons-nous pas déjà vécu des expériences d'incompréhension très similaires à celle du pilote, expériences qui amènent souvent un sentiment de solitude ? Lui-même avoua avoir « vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu'à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans. » (Ppr 11) En effet, l'échange et la collaboration permettent à l'homme de se relier aux autres et de sortir de la prison de son isolement. Collaborer, c'est jeter un pont au-dessus du gouffre de l'esseulement, de la solitude. C'est se donner plutôt que de se garder pour soi et de n'œuvrer que pour soi. C'est devenir participant et cocréateur, à partir de ce que l'on est et de nos engagements particuliers, d'une unité élevée ; par conséquent, c'est donner un sens à son coup de pioche.

La grandeur de l'homme réside donc dans la collaboration. Encore faut-il ajouter qu'il n'est de collaboration véritable que si tous sont unis par l'amour. Car sans amour, il n'y a ni unité ni collaboration, mais soumission de chacun à un culte qui, hélas ! ne grandit plus l'homme. Collaborer dans l'amour, c'est aller volontiers dans le même sens que le courant de la sève qui nourrit et les feuilles et les branches et le tronc, et qui fonde l'arbre comme une unité, tel un temple érigé dans le ciel. Arbre-temple qui, d'ailleurs, s'avère infiniment plus que la somme de ses parties. En d'autres termes, « il s'agit de la soumission non de chacun à tous, mais de chacun à l'œuvre, et chacun force les autres de grandir, peut-être même par l'acte de s'opposer ». (Cit 155) Car c'est une chose de s'opposer et une autre de se contredire. Seule la collaboration dans l'amour noue les personnes les plus opposées en plus vastes qu'elles-mêmes et, du coup, les délivre de l'abîme de l'esseulement.

Si l'on désire que les hommes se lient les uns aux autres, il faut ainsi les inviter fortement à s'échanger. C'est alors qu'ils pourront créer et bâtir le seul ordre véritable, à savoir l'unité... Seul ce nœud invisible augmente ou enrichit d'une signification supérieure la réalité : les pierres deviennent temple ; les moutons, les champs et les montagnes se changent en domaine ; les enfants, la résidence, le jardin et le chien se transforment en famille, en maison... Collaborant à la construction du temple, du domaine ou de la maison, les hommes s'épauleront et se réjouiront d'œuvrer ensemble, avec leurs forces et leurs faiblesses. Mais attention ! ni le temple, ni le domaine, ni la maison ne doivent jamais devenir des divinités dont le but serait de soumettre l'homme, de l'asservir, car l'homme est plus important que tout. En d'autres termes, si l'échange ou la collaboration s'avère nécessaire, c'est toujours pour fonder l'homme et le soutenir dans son devenir. C'est ainsi que le roi fondait « l'empire pour en remplir les hommes et les en animer ». (Cit 173)

Mais il ne faut pas se leurrer... Le sens des choses risque de séparer les hommes non seulement des sédentaires du cœur qui ne les comprendront pas, car eux, ils n'œuvrent que pour soi, mais aussi de leurs semblables qui se donnent à d'autres dieux, qui construisent, avec les mêmes pierres mais dans un autre ordre, d'autres temples, d'autres sens... tout aussi transcendants. Dès lors, il faut respecter les hommes malgré leurs vérités opposées. « Car l'évidence qui saisit et vous contraint de gravir votre montagne, sachez qu'elle aussi a saisi l'autre qui gravit également sa montagne. Et qu'il est gouverné par la même évidence que celle qui vous a fait lever dans la nuit. Non la même peut-être, mais aussi forte. » (Cit 170) Ainsi, au lieu de pointer du doigt les vérités ou les doctrines des autres, on doit se centrer sur la démarche générale qui nous fait vivre et qui confère un sens à notre existence. On doit dégager l'universel du particulier, c'est-à-dire les vérités communes à tous les hommes des vérités individuelles et contraires. En d'autres termes, il faut accepter l'homme tel qu'il est, celui qui marche vers le même but, mais par d'autres chemins... Qu'importe les chemins ! puisque l'amour et l'échange lui permettent de sortir de soi-même et de se relier aux autres et, par conséquent, de jeter un pont au-dessus du gouffre de son esseulement ou de sa solitude.

Ainsi, il ne sert à rien non seulement de polémiquer contre les hommes qui clament des vérités contradictoires aux nôtres ni de chercher à les convaincre. On doit tout bonnement les aimer comme autres, du moins les accepter avec leurs vérités propres<sup>11</sup>. Car la vérité d'un homme, c'est ce qui fait de lui tel homme particulier et non un autre ; et il en est de même de la vérité des cultures et des civilisations. En fin de compte, c'est du respect de l'homme dont il s'agit. Car, voyez-vous, à ne respecter que ceux qui nous ressemblent, on ne respecte rien que soi-même ! Ce que Saint-Exupéry écrivit au sujet de la Deuxième Guerre

mondiale demeure toujours d'actualité : « Mais voici qu'aujourd'hui le respect de l'homme, condition de notre ascension, est en péril. » (Lo 38) Car chaque fois que des groupes, des partis, des institutions et des idéologies cristallisent leurs vérités comme des possessions sécurisantes et absolues, et les vérités adverses comme des maladies contagieuses à combattre ou à vaincre, c'est le respect de l'homme qui est bafoué. Mais, pour fonder le respect de l'homme, il s'agit d'abord de créer des conditions favorables (politiques, économiques, morales et autres) qui permettent son apparition. Là réside la véritable grandeur d'une civilisation... Et l'Histoire nous enseigne que c'est là tout un défi ! Mais a-t-on vraiment le choix non seulement pour survivre collectivement, mais simplement pour vivre ensemble ?

### *Le mystère*

À la suite de la mystérieuse rencontre du pilote et du petit prince au désert, voici repris sous l'insolite demande d'un dessin de mouton l'enseignement central du *Petit Prince* : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. » (Ppr 72) De même que l'essentiel du dessin du boa fermé ne réside point dans le dessin lui-même mais dans l'éléphant invisible qu'il renferme, de même, dans le dessin de la caisse, l'essentiel s'avère l'invisible trésor qu'elle dissimule : le mouton. Force est alors de constater tout le poids dont est chargé ce leitmotiv sur l'essentiel, ou toute l'importance qu'il revêt dès les premiers chapitres.

Cela dit, si le pilote en est venu à obtempérer à la demande déconcertante du petit prince, c'est que sa présence, telle une apparition à mille milles de toute région habitée, était vraiment mystérieuse : « Quand le mystère est trop impressionnant, on n'ose pas désobéir. » (Ppr 12) Ce mystère est l'un de ceux que le pilote n'aura jamais fini de comprendre. Le voile, qui recouvrait l'étrange présence du

petit bonhomme en cet endroit si inhospitalier, ne se leva que peu à peu. On peut dire que le petit prince est le visage particulier que prit le mystère lorsqu'il surgit brusquement dans l'existence du pilote, le transformant en profondeur en l'invitant fortement à s'ouvrir à autre chose que soi-même, à autre chose qu'à ses préoccupations urgentes et sérieuses. Ainsi en est-il de toute expérience du mystère ; qu'importe le visage singulier ou l'événement fortuit dont il se revêt, le mystère convie toujours l'homme, avec la force de l'Esprit, à s'ouvrir à plus grand que soi, à se donner ou à s'échanger, en un mot à aimer.

Le mystère. L'homme le vit ordinairement au quotidien sans même s'en apercevoir : dans les coïncidences qui tissent son existence, dans l'écoute de son cœur et de sa voix intérieure, dans les défis que la vie lui lance ainsi que dans les cadeaux subtils qu'elle lui fait. À tout moment, le mystère risque de fondre sur lui, silencieusement, gracieusement, comme un aigle sur sa proie ! Cependant, cela exige de la part de l'homme une réceptivité, une ouverture à soi, aux autres, à la Vie ou, pour un croyant, à Dieu. Quand il surgit, le mystère appelle l'obéissance, c'est-à-dire la fidélité à soi-même. Le pilote savait ce qu'il devait faire, aussi déraisonnable que cela pouvait paraître : donner suite à la demande incessante du petit prince en lui dessinant un mouton. N'a-t-on pas tous déjà vécu cela à un moment ou à un autre de notre existence ? Traversés par une forte intuition, comme par une lumière qui rend incandescente la réalité, notre réalité, nous savons ce que nous devons faire, aussi inusité ou étonnant que cela puisse parfois paraître. Si l'on relève le défi d'obéir au mystère, alors, quel qu'en soit le résultat final, on aura mûri, grandi ; et cela seul importe. Au contraire, si l'on se ferme aux appels de la Vie, ou si consciemment on choisit d'être aveugle au mystère et sourd à ses impératifs d'amour et de gratuité, ne risque-t-on pas de manquer le bateau, de passer à côté de l'essentiel, de vivre en marge de sa propre existence ? Plus l'homme

développe sa capacité d'attention et d'ouverture au mystère ainsi qu'à ses exigences, et plus le mystère sera présent dans sa vie. Hélas ! le contraire est aussi vrai mais, par bonheur, jamais de manière irréversible ! Lorsqu'on parle du mystère — de Dieu, de la Vie ou de l'homme —, le mot gratuité est probablement celui le mieux approprié, ou le moins inadéquat ! Car qui dit mystère dit gratuité.

C'est où je rejoins Varillon pour qui la gratuité est un synonyme de l'amour ; un mot qui dit tout, à condition de ne pas le confondre avec arbitraire. Gratuité signifie avant tout ce qui est sans raison. Quand nous parlons, par exemple, de musique, d'art, de littérature ou de théâtre, c'est cela le domaine de la gratuité. Aussi, parler à ses plantes, caresser son chien, cultiver un jardin, ce ne sont pas des choses utiles en soi mais, paradoxalement, rien n'est plus utile ! Car la région non utilitaire de la vie libère l'homme de l'utilitarisme, qui est une doctrine qui tend à tout réduire à l'usage. Il faut donc cesser ces divisions qui ne mènent à rien, car elles déshumanisent l'homme tout en lui faisant perdre son enjouement. Comme dit Varillon : « La fantaisie fait partie du sérieux, exactement comme les nécessités de détente et de vacances font partie du salaire, de l'essentiel et ne sont pas du superflu. Rien n'est plus affreux que l'ordre figé, l'ordre des cimetières. Il faut être sérieux, mais il faut redouter l'esprit de sérieux qui est l'absence d'humour, de fantaisie, de détente. »<sup>12</sup>

Il est donc urgent que l'homme se dégage de l'esprit de sérieux qui l'asservit, orgueilleusement, à l'utile. Comment ? Entre autres par l'humour. C'est que l'humour, contrairement à l'ironie, est une vertu<sup>13</sup>. L'humour « n'interdit pas le sérieux, pour ce qui concerne autrui, nos obligations à son égard, nos engagements, nos responsabilités, voire pour ce qui concerne la conduite de notre propre existence. Mais cela interdit d'en être dupe ou trop satisfait. » (p. 277) Rire de soi ou des autres comme

de soi-même délivre l'homme du culte de soi et rend humble, contrairement à l'ironie qui tend à se gonfler d'orgueil en se faisant valoir, bien entendu, au détriment d'autrui. En effet, les réalités que nous prenons au sérieux, ne le sont-elles pas tout d'abord par le sérieux que nous y mettons ? L'humour nous préserve justement de l'esprit de sérieux. En d'autres termes, l'humour n'abolit pas la réalité, mais il supprime le sérieux dont nous l'investissons trop facilement, mais il la relativise, l'allège et la fragilise en la mettant, pour ainsi dire, à distance, nous en libérant du coup. « [...] l'humour n'est ni le sérieux (pour qui tout fait sens) ni la frivolité (pour qui rien n'en a). Mais c'est un juste milieu instable, ou équivoque, ou contradictoire, qui dévoile ce qu'il y a de frivole dans tout sérieux, et de sérieux dans toute frivolité. » (p. 287)

S'il est urgent que l'homme se dégage de l'esprit de sérieux, c'est afin de mieux vivre et de mieux apprécier, au cœur même de son existence, le mystère de la Vie. Mystère, non pas en tant que réalité que l'on ne peut comprendre, mais comme disait saint Augustin, dans le sens infiniment plus riche de ce que l'on n'aura jamais fini de comprendre, ce qui est très différent. Dès lors, dire que la Vie est mystère signifie qu'elle est ineffable, indicible et, surtout, inépuisable. Varillon soulignait que l'« inépuisable est l'attribut par excellence du mystère. Claudel lui opposera l'« inventorable ». »<sup>14</sup> Pour les croyants de toutes religions, Dieu aussi est mystère, voire le Mystère, l'infini Inépuisable, l'infini Ineffable. Mais dans notre monde moderne, le mystère, qui depuis l'aube des temps a fasciné et façonné l'homme, a tendance à être aplani au point que certains le rejettent, et même évincent de leur existence toute réalité qui les dépasse le moindrement en intelligibilité ou en transcendance. Dans cet univers où le réductionnisme tend à s'ingérer, hélas, comme la principale lecture de la réalité, le mystère est en danger, et avec lui la transcendance. Car ce qui fait que l'homme est



homme, non réductible à quelques considérations strictement matérielles ou d'usage, à savoir sa transcendance, est aujourd'hui trop souvent évacué. Certes, il arrive que le mystère fasse brusquement irruption dans une vie d'homme avec la puissance et le dynamisme de l'Esprit, de la Vie, et qu'il balaie, comme par grâce, le réductionnisme qui y régnait en maître. C'est alors que le mystère reprend sa place, et la transcendance aussi. « Transcendance ? J'espère que le mot n'effraie ni n'indigne personne. Je ne vais pas évoquer aussitôt Dieu ou ses saints. Les réalités de ce monde ont leur consistance propre, et l'humanisme peut être partagé par ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas. L'homme est plus grand que lui-même, il n'est à sa mesure qu'en se dépassant ; on ne dira pas autrement pour les sociétés et les cultures. »<sup>15</sup>

« Que Dieu laisse planer sur vous le mystère », dit un proverbe africain. Cette ouverture au mystère s'avère une condition de notre ascension, une voie privilégiée donnant accès à la transcendance. C'est que la Vie ni les actes de l'homme n'ont de sens sans transcendance. Mais pour qu'il aborde au rivage de la transcendance, il doit avant tout s'ouvrir à autre chose que soi-même. Comment ? Sinon par le don de soi, l'échange et le dépassement, bref, par l'amour. Car seul l'amour possède la puissance d'ouvrir l'homme à autrui et au monde. Seul l'amour l'invite fortement à se donner, ce qui permet d'établir la merveilleuse collaboration de tous à travers l'un. Et seul l'amour confère un sens à son existence, et ainsi une ouverture réelle à la transcendance. De plus, cette ouverture est la meilleure manière de garder son esprit branché sur le merveilleux de la vie et, par conséquent, d'échapper au piège du réalisme et du réductionnisme. En résumé, l'amour et l'échange ouvrent l'homme à la transcendance. Ou si vous préférez, il n'y a pas de transcendance sans amour ni échange. Or, si l'amour se trouve au fondement de la

transcendance, la transcendance est au fondement même de l'homme. Comme dit Dumont : « [...] il n'y a pas de conscience sans report à une transcendance ».<sup>16</sup>

### III

## LE MYSTÈRE DU PETIT PRINCE

« Ce sont des mots prononcés par hasard qui, peu à peu, m'ont tout révélé » (Ppr 15), dit le pilote. Ainsi vont les rencontres ! C'est souvent au fil des mots les plus anodins que nous découvrons autrui. Une idée, une phrase ou un mot-clé, prononcés au hasard d'une discussion, peuvent nous révéler l'autre mieux qu'un interrogatoire en règle ! D'ailleurs, le petit prince ne répondit jamais aux questions que lui posa le pilote. Référez-vous à votre expérience relationnelle et voyez comment un mot, banal peut-être, a su sonner l'alarme en vous ou, au contraire, vous mettre en confiance. Il suffit d'un mot pour révéler une nature profondément généreuse ou ouverte et d'un autre, ou le même, pour manifester un être mesquin et manipulateur. La bouche parle souvent du trop-plein du cœur, mais pas toujours ! Une oreille attentive et un cœur aimant, doublés d'un bon sens du discernement et du jugement, s'avèrent nécessaires pour découvrir autrui au-delà du langage des mots. L'expérience ne révèle-t-elle pas qu'il n'y a rien de plus désastreux pour les relations que de prendre certains mots au pied de la lettre, avec la puissance de leur écho ? Les mots ressemblent plutôt à des noix dont il faut briser la coquille pour en extraire la noisette... Faute de quoi on risque de se casser les dents ! Car si le langage des mots dévoile ordinairement le trop-plein du cœur, force est de reconnaître qu'il le masque aussi. À l'image de la vie, il est équivoque et paradoxal...

En effet, certains mots dépassent la pensée ; d'autres la trahissent, la dévoilent ; d'autres encore l'édulcorent en ne disant jamais l'essentiel malgré leur volumineux et incandescent verbiage. Il existe des hommes avarés de mots

et des hommes bavards, comme il existe des mots signifiants et savoureux qui rehaussent la saveur de l'existence, tel un parfum exquis pour le cœur, et d'autres aussi insignifiants et insipides que le quotidien quand le merveilleux de la vie s'en est carapaté. Les mots sont tantôt rêves et tantôt réalités, et parfois les deux à la fois lorsqu'ils se coiffent du bonnet des actes. Tels des dieux qui font trembler ou des démons qu'il faut chasser, la confiance qu'ils inspirent — et qu'ils doivent inspirer — est leur royaume, à condition que la vérité se veuille décidément leur forteresse, leur sauvegarde. Les esthètes se fourvoient lorsqu'ils recherchent la beauté des mots comme une fin en soi, ne saisissant point que leur beauté ou leur valeur véritable est aussi invisible que la signification dont ils sont chargés. C'est dire que les mots les plus beaux sont laids, et même odieux quand ils sonnent faux. Ils peuvent être aussi doux que la caresse amoureuse et aussi assommants qu'un coup de poing, tranchants comme des coraux ou flatteurs pour l'ego. Ils s'envolent là où on ne croyait pas qu'ils iraient, font leur nid en terre étrangère, et leur progéniture nous désapproprie de nous-mêmes. Étoiles filantes de nature, certains mots meurent après avoir brillé un moment, mais cela suffit parfois pour embellir et ennoblir la vie ou, au contraire, pour l'enlaidir et l'avilir. Certains autres ne laissent qu'une légère trace, telles les poussières de glace qui scintillent dans la queue d'une comète et qui, ensuite, disparaissent dans la froideur intersidérale. Tantôt ils sont des feux de paille qui enflamment le cœur, tantôt les eaux d'un fleuve tranquille qui vont, lentement mais sûrement, leur chemin. Ils sont en même temps chaîne et liberté, prison dorée et course spontanée, et telle une flûte enchantée, ils ont le pouvoir de faire danser la vie, de l'ensorceler ou de la détruire. Les mots sont les papillons, les bourgeons et les fleurs qui appellent le printemps. Mais ce même chant de la vie peut aussi se transformer, comme par un sortilège malfaisant, en l'hiver qui force les oiseaux à immigrer et la nature au silence. Les

mots ressemblent à des oasis qui désaltèrent le corps des voyageurs et qui bercent leur cœur, et aussi au désert qui mord et qui prend, tel un pillard d'hommes. Les mots sont vie et mort à la fois. Sans eux, il manquerait les teintes et les odeurs de la marguerite ainsi que le relief endiablé du cœur humain ; avec eux, on est roi ou mendiant, amant ou adolescent, raisonnable ou fou... qu'importe ! puisqu'au bout du compte leur pouvoir magique permet un peu à l'homme de se dire, de se révéler, et aussi de s'inventer. Au reste, les mots sont de bons serviteurs et de mauvais maîtres. Si l'on pouvait s'en passer, on ne le voudrait pas, et si on le voulait, on ne le pourrait pas ! Ah oui ! les mots sont un doux paradoxe !

Est-ce pour cela que Saint-Exupéry — non seulement dans *Le Petit Prince*, mais dans son œuvre littéraire tout entière — considérait le langage des mots comme incapable de saisir l'essentiel ? « Le langage est un instrument imparfait » (LF 115), écrivit-il avec justesse. Et aussi : « Les langages charrient des contradictions tellement inextricables qu'elles font désespérer du salut de l'homme. » (Pog 57) C'est que l'invisible beauté des personnes et des choses ne peut être saisie ni transmise par les mots du langage, mais seulement par l'amour. Et s'il arrive que les mots réussissent à exprimer un peu leur beauté, c'est que l'homme a pu d'abord la saisir par un autre langage : celui de l'amour. Car seul ce langage peut unir profondément les hommes. Ceux-ci doivent donc apprendre à regarder plus loin que le langage des mots...

### *Le sérieux des malheurs*

À l'instar du pilote, tout le monde veut que l'on prenne ses malheurs au sérieux ! C'est un signe de respect, car le mal et la souffrance, lorsqu'ils surgissent subitement dans une existence d'homme, ne méritent-ils pas qu'on les prenne au sérieux ? Certes, ce n'est pas une raison pour sombrer dans

le rabâchage des souffrances et des maux humains, ou de les amplifier dans le but de se faire plaindre ou de se valoriser en y trouvant un malsain et orgueilleux plaisir. En ce sens, rien n'est plus insultant que de faire rire de ses malheurs ou, ce qui revient au même, de se buter à un mur d'incompréhension et de faux encouragements : « Ne t'en fais pas, ça va passer », « Arrête de te plaindre et regarde le bon côté des choses », « Ce n'est pas si grave que ça ! », « Un de perdu, dix de retrouvés »... Des expressions et adages populaires de ce genre, on en a déjà entendu bon nombre ; ce qui est encore plus tragique, c'est qu'on les répète volontiers ! Vous savez, le positif des heures pénibles et douloureuses, on ne le découvre — s'il y a lieu — qu'après en être sorti, à condition de posséder à la fois le désir, la patience et la force morale de les surmonter, en bref, la volonté et le pouvoir.

Or, s'il y a un temps pour prendre les malheurs d'autrui au sérieux, si l'on doit l'écouter avec compassion<sup>17</sup>, le consoler et l'encourager, il y a aussi un temps pour une saine confrontation, mais jamais pour son ersatz, la critique. Cette dernière, généralement négative, cherche plutôt à le dénigrer et à l'abaisser, et aussi à l'enfermer dans un jugement hâtif et souvent définitif. Tandis que la confrontation constructive exige préalablement une relation, pour ne pas dire une bonne relation, sans quoi elle est aussi vaine qu'inutile, la confrontation destructrice n'a que faire de ce présumé relationnel. S'il est parfois nécessaire de confronter l'autre, comme il s'avère nécessaire de se faire confronter de manière constructive, c'est afin de l'aider à regarder au-delà de son malheur et de sa souffrance, de le sortir de son petit monde clos, de le soutenir dans sa naissance et son devenir. Le danger, c'est qu'à force de regarder de trop près son infortune, on finit par la grossir et lui accorder une telle place dans son esprit qu'on ne voit plus le merveilleux et la gratuité de la vie, l'inépuisable mystère. Alors, l'homme cesse d'être véritablement un

homme ; il s'abâtardit et se déshumanise peu à peu, se fermant comme une huître ou se repliant sur soi-même, vivant dans un univers où n'entrent plus les lumières de la Vie et où ne s'entendent plus ses chants merveilleux, pas plus que ses appels incessants à aimer et à vivre...

Confrontés à l'amour, à l'échange et au mystère de la vie, les malheurs perdent des plumes ! Par exemple, je peux bien être frustré et envahi d'un sentiment de dépit parce que j'aurais perdu à la fois de l'argent, du temps, de l'énergie et, peut-être même, un statut social enviable dans une mauvaise décision ou une arnaque, mais si cela me sert à grandir, à orienter et à fonder ma vie sur l'essentiel, à donner la priorité au « mode d'existence être » plutôt qu'au mode « avoir »<sup>18</sup>, à m'ouvrir à plus grand que moi-même, bref, à mieux aimer, alors tout ce que j'ai appris, et surtout le nouvel homme qui est né en moi de l'épreuve, ne valait-il pas cette peine, toute cette peine ? Car il importe avant tout de naître... Et il est illusoire de penser, fût-ce un seul instant, que cela peut se faire sans souffrance. Car il n'y a pas de naissance joyeuse. La vérité de l'homme, ce n'est ni les souffrances ni les meurtrissures du cœur qui découlent des épreuves de la vie, mais l'être qui en naîtra... Où voyez-vous qu'il s'agit d'éviter coûte que coûte les coups durs de la vie et les souffrances, quand il s'agit d'abord de naître et de s'accomplir ?

Je me souviens de cette expérience comme si c'était hier... J'avais vingt-quatre ans en ce blafard mois de mars, où la grisaille extérieure se mêlait à l'encore plus sombre grisaille intérieure ; c'était ma première peine d'amour véritable ! Après avoir pris mes malheurs très au sérieux pendant presque un mois, un ami, un vrai, m'invita durant une morne journée d'hiver, de ces hivers qui, au Québec, n'en finissent plus de finir, à une balade, comme ça, dans un cimetière ! Bel endroit pour une âme en peine qui, le plus naturellement du monde, aimait se centrer sur sa

douleur ! Mais voilà que cet ami, guilleret et léger à en être effronté, se mit à virevolter comme un danseur de ballet et à rire, et cela au pied d'une pierre tombale sous une pluie glaciale et sombre... Oui ! à danser et à rire... Quel geste scandaleux ! Quelle grande insulte à ma souffrance ne fut pas ce grand débordement de joie et de vie... de joie de vivre !

— Non, mais ça ne va pas ! lui dis-je avec indignation.

Et d'un air très sérieux, compte tenu du lieu et des circonstances, il me demanda avec gravité :

— À quel âge est-elle morte ?

Estomaqué, dépassé par les événements, je le regardai froidement, ne sachant plus si je devais rire ou pleurer, ou simplement lui mettre une bonne droite au menton.

Et il me répéta alors, tout doucement, comme la chose la plus sérieuse au monde :

— À quel âge est-elle morte ?

Devant une telle insistance, je me suis alors moi-même surpris en train de guigner le monument funéraire et de répondre, de manière toute désarçonnée :

— Vingt ans.

Ne crois-tu pas que si cette jeune femme pouvait, sur-le-champ, prendre ta place et ta peine, ne crois-tu pas, sérieusement, qu'elle le ferait subito presto ? Alors, ferme-la ! Cesse de gémir et de te plaindre, et danse pendant qu'il en est encore temps !

— Et sur ces propos plutôt inusités, il se remit à danser et à rire...

Il y a de ces révélations qui frappent comme la foudre, de manière forte, brusque et inattendue. Alors, je m'exécutai. Sous la bruine, me laissant transporter par une musique qui surgissait de l'intérieur, sans drogue ni alcool ! je me mis à esquisser maladroitement quelques pas de danse pour finalement danser, oser danser de bon cœur. Une vingtaine d'années plus tard, je me souviens, avec la vitalité et la vigueur propres aux véritables élans de vie, et toujours avec un léger tressaillement, de cette « expérience-



sommet »<sup>19</sup> comme l'une des plus marquantes de mon existence. « Tu m'as vaincu, je suis donc devenu plus fort » (Cit 138), pouvais-je dire à mon tour.<sup>20</sup> Force est alors de constater que la confrontation constructive, effectuée avec le bon dosage, peut délivrer l'homme de soi-même aussi sûrement que toutes les oreilles attentives du monde et ainsi l'aider à naître de nouveau à la vie, à devenir. Il y a donc un temps pour écouter, pour consoler, pour soutenir et un autre, tout aussi important, pour confronter. Le discernement le plus élémentaire consiste à ne pas confondre ces différents temps de la vie, ces différents temps des relations humaines.

Il y a aussi un temps, toujours de saison, pour rire et sourire à la vie. Car « tout ce qui n'est pas tragique est dérisoire. Voilà ce qu'enseigne la lucidité. Et l'humour ajoute, dans un sourire, que ce n'est pas tragique... Vérité de l'humour. La situation est désespérée, mais pas grave. »<sup>21</sup> Pourquoi ? Parce que *je vis*, et que la vie suffit... Parce que la vie est tout, et n'a rien d'autre à offrir que soi-même. Parce que la vie est gratuite, et belle et bonne en ce sens. C'est où je retrouve Montaigne, pour qui la vie est « délicieuse par elle-même, et au-dessus des inconvénients ». Car tout inconvénient la nécessite, la présuppose. Comme dit Alain : « Même les peines, même les douleurs, même la fatigue, tout cela a une saveur de vie. » Il faut donc accepter et aimer la vie telle qu'elle est, c'est-à-dire non seulement avec ses joies, ses bonheurs et ses plaisirs, mais aussi avec ses peines, ses douleurs et ses fatigues... Car tout cela c'est la vie, et la saveur même de la vie. Comme dit Comte-Sponville : « Le réel est à prendre ou à laisser. La vie est à prendre ou à laisser [...] Celui qui n'aimerait que le bonheur n'aimerait pas la vie, et s'interdirait par là d'être heureux. L'erreur est de vouloir trier, comme aux étalages du réel. La vie n'est pas un supermarché, dont nous serions les clients. »<sup>22</sup>

*Droit devant soi...*

« C'est tellement petit, chez moi ! » (Ppr 18) dit le petit prince. En effet, c'est toujours petit, trop petit, chez soi. Enfermé dans son petit monde, dans sa vision étriquée de soi, des autres, de la Vie ou de Dieu, l'homme s'avère toujours prisonnier de soi-même, c'est-à-dire de son enfance, de son éducation et de sa culture... Saint-Exupéry écrivit avec justesse : « L'enfance, ce grand territoire d'où chacun est sorti [...] Je suis de mon enfance comme d'un pays. » (Pg 90) À l'exemple du petit prince, nous aussi devons quitter notre « planète », c'est-à-dire une certaine mentalité mélancolique, défaitiste ou pessimiste, un certain regard triste et ténébreux posé sur le monde ; mentalité et regard qui non seulement nous rendent aveugles à l'essentiel, mais encore qui tendent à réduire la réalité humaine à un seul point de vue.

Saint-Irénée écrivit : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant. » L'homme qui vit pleinement, intensément, avidement ; qui suit la voie de sa raison et celle de son cœur, et qui écoute la voix intérieure de sa conscience, de ses intuitions et de son imagination ; qui est capable d'aimer et de souffrir les yeux ouverts ; qui sait être sérieux, mais sans jamais devenir prisonnier de l'esprit de sérieux, cet homme ne peut faire autrement que de sortir de soi-même, de son petit monde... Jamais il ne dira : « C'est tellement petit, chez moi ! » Parce qu'il est conscient de la chance qu'il a d'exister<sup>23</sup>, l'homme vivant s'entraîne à aller à l'essentiel, à voir la beauté invisible des personnes et des choses, ou le sens qui les remplit. Voilà donc ce qui manquait au petit prince avant qu'il décidât de s'évader de sa planète et de sa rose : un sens qui aurait transcendé ses occupations, qui l'aurait fait vivre et en lequel il se serait volontiers échangé. Mais, pour accéder à un tel sens, comme pour saisir la beauté invisible du monde, il importe d'abord à l'homme d'aimer et de se donner. L'existence humaine n'a aucun sens sans amour ni don de soi.

Seuls l'amour et ses impératifs permettent à l'homme de quitter sa « planète », de sortir de son petit monde, de naître à soi-même et à la vie. En effet, eux seuls ont la puissance de l'ouvrir et de le centrer sur autre chose que sa propre personne, de le libérer de l'esprit de sérieux, et de le rendre collaborateur à une cause commune. Sans amour, l'homme aurait beau être infiniment riche, puissant et célèbre, mais il serait seul, à l'étroit sur sa « planète », prisonnier de soi-même. Si le petit prince se sentait à l'étroit sur sa planète, étouffé tant en présence de sa rose qu'à l'égard de ses activités journalières, c'est qu'il n'avait pas encore pris conscience des liens qui l'unissaient à sa fleur et à ses tâches. L'invisible beauté de sa planète et de sa fleur ainsi que le sens de ses actes lui échappaient. L'essentiel lui échappait... Alors il partit, droit devant lui, pour aller chercher ailleurs ce qu'il avait tout près de lui... Hélas ! droit devant soi, l'homme ne peut pas aller bien loin... Il ne peut pas se comporter comme s'il était libre de tout, sans responsabilité, sans attache, sans limites... Car l'homme est essentiellement un être incarné, c'est-à-dire déterminé, limité dans l'espace et dans le temps, toujours à la merci de ses besoins vitaux — boire, manger, se vêtir, se loger — ainsi que de ses besoins fondamentaux — aimer, être aimé, comprendre. Et bien qu'il tente parfois de repousser ou de rejeter ses limites et ses besoins, ils sont là, inéluctables, lui rappelant constamment sa nature humaine, sa finitude, sa faillibilité, lui rappelant aussi que, malgré les louables efforts afin de se dépasser, survient toujours la frontière infranchissable<sup>24</sup>. Cette vérité de l'homme est magnifiquement mise en évidence dans un récit<sup>25</sup> de Saint-Exupéry racontant sa panne d'avion dans le Sahara : « Adieu, vous que j'aimais. Ce n'est point de ma faute si le corps humain ne peut résister trois jours sans boire [...] On croit que l'homme peut s'en aller droit devant soi. On croit que l'homme est libre... On ne voit pas la corde qui le rattache au puits, qui le rattache, comme un cordon ombilical,

au ventre de la terre. S'il fait un pas de plus, il meurt.»  
(Th 150-151)

Il s'agit donc d'être en contact avec son corps pour se rendre compte que « droit devant soi on ne peut pas aller bien loin... » (Ppr 18) À l'ordinaire, l'homme vit comme s'il avait tout son temps, comme s'il était éternel, invulnérable et puissant, comme si rien ne pouvait l'atteindre. Il n'a que rarement conscience de sa finitude, de cette part de sa condition humaine à la fois mortelle, fragile, dépendante et faillible, car prisonnière de tant et tant de limites. Mais à cause de la maladie et de la mortalité, arrive le jour où l'homme prend conscience de l'invisible cordon qui le rattache à son corps ainsi qu'à la communauté des hommes. Prendre conscience de ses besoins, de ses limites, de sa vulnérabilité et de sa finitude peut, de prime abord, être vécu dans la déprime ou l'abattement, mais dès qu'on apprend à apprivoiser sa propre nature et qu'on l'assume, elle permet de relativiser bien des occupations et bien des problèmes soi-disant sérieux ! Alors étrangement, la condition humaine, une fois acceptée, permet à l'homme de vivre avec avidité et intensité. L'homme est ainsi un être paradoxal, car c'est bel et bien l'acceptation de sa propre mort et de ses limites qui lui permet de vivre pleinement ! « Il faut donc penser la mort pour aimer mieux la vie — en tout cas l'aimer comme elle est : fragile et passagère —, pour l'apprécier mieux, pour la vivre mieux. »<sup>26</sup> Ne se prenant plus pour un surhomme ou un dieu immortel, l'homme est alors fortement convié à aller à l'essentiel, à aimer et à s'échanger, car le temps qui tisse son existence et qui passe irréversiblement, inéluctablement, quoi qu'il fasse, ne revient jamais. C'est dire que la vie n'a de sens que si peu à peu on apprend à aimer et à s'échanger, que si peu à peu on devient.

Dans un autre ordre d'idées, la vie d'un homme n'a rien à voir avec un chemin bien droit où, comme une lente

montée en plan incliné, il avancerait pas à pas vers une plus grande maturité, vers une plus grande humanité. Oh non ! la vie humaine avance plutôt par ruptures, par coupures ; on ne dira pas autrement de l'Histoire. Passage de l'enfant d'un stade à un autre, rupture amoureuse, changement volontaire ou forcé de profession, nouvelle vision de soi, des autres et du monde par suite d'un accident, d'une mortalité ou d'un événement marquant... Bref, la trame de l'existence humaine est jalonnée de ruptures de toutes sortes, chacune d'elles étant d'une importance variable. Ruptures qui surgissent souvent à l'improviste, venant saper les rêves des hommes aussi sûrement que le vent et la grêle saccagent un jardin. Aussi, ruptures volontaires qu'implique la fidélité à soi-même. Au bout du compte, la vérité des ruptures, c'est l'homme qui en naîtra...

—FIN DE L'EXTRAIT—

<sup>1</sup> *Les livres suivants correspondent à la version imprimée ; on les retrouve aussi en version ePub.*

<sup>2</sup> Ces ouvrages sont classés en ordre chronologique de parution. Quant au *Petit Prince*, nous nous référons toujours à la collection Folio Junior (ci-haut mentionnée). Les abréviations sont suivies de la page ou des pages citées ; exemple : Cit 220 signifie *Citadelle*, p. 220.

<sup>3</sup> Fynn, *Anna et Mister God*, Paris, Seuil, 1976, 208 p. ; p. 7.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 7

<sup>5</sup> Le terme de l'échange est repris de Saint-Exupéry dans *Citadelle*. Plutôt que de le définir, je vous laisse le plaisir d'en découvrir peu à peu toute la beauté et la richesse.

<sup>6</sup> « [...] l'éthique, qui est un art de vivre, se distingue de la morale, qui ne concerne que nos devoirs [...] La morale répond à la question : “*Que dois-je faire ?*” L'éthique, à la question : “*Comment vivre ?*” La morale culmine dans la vertu ou la sainteté ; l'éthique, dans la sagesse ou le bonheur. » Comte-Sponville, André, *Présentations de la philosophie*, Paris, Albin Michel, 2000, 224 p. ; p. 181-182.

<sup>7</sup> N.B. Dans cet ouvrage, on doit entendre le mot « homme » dans son acception la plus large : « être humain ». Je tiens ainsi à respecter une certaine forme d'homogénéité conforme à celle que l'on retrouve dans les citations de Saint-Exupéry. Je vous prie donc de n'y voir là aucun relent de sexisme.

<sup>8</sup> Référence au chapitre II du *Petit Prince*.

<sup>9</sup> D'ailleurs, la création résulte généralement « d'une collaboration intelligente de l'imagination et de la raison. Cette dernière étouffe trop souvent l'imagination et cela est grave, car sans imagination il

ne peut jamais se produire quelque chose d'absolument neuf. » Gaarder, Jostein, *Le monde de Sophie. Roman sur l'histoire de la philosophie*, Paris, Seuil, 1995, 560 p. ; p. 469.

<sup>10</sup> En philosophie, le matérialisme est la doctrine d'après laquelle il n'existe d'autre substance que la matière ; l'empirisme est la théorie d'après laquelle toutes nos connaissances sont des acquisitions de l'expérience.

<sup>11</sup> Cela ne signifie point que toutes les vérités se valent ou, comme dit l'expression, « à chacun sa vérité ». « Car si rien n'était vrai ni faux, il n'y aurait aucune différence entre la connaissance et l'ignorance, ni entre la sincérité et le mensonge [...] C'est pourquoi il faut chercher la vérité [...] parce qu'on ne connaît jamais tout. » Comte-Sponville, André, *Présentations de la philosophie*, op. cit., p. 79-80.

<sup>12</sup> Varillon, François, *Beauté du monde et souffrance des hommes. Entretiens avec Charles Ehlinger* [Les Interviews], Paris, Centurion, 1980, 400 p. ; p. 174.

<sup>13</sup> Nos vertus « sont nos valeurs morales, si l'on veut, mais incarnées, autant que nous le pouvons, mais vécues, mais en acte ». Comte-Sponville André, *Petit traité des grandes vertus* [Perspectives critiques], Paris, Presses Universitaires de France, 1995, 3<sup>e</sup> éd. 1998, 392 p. ; p. 10. Les deux citations qui vont suivre se réfèrent à son chapitre *L'humour*.

<sup>14</sup> Varillon, François, *Humilité de Dieu*, Paris, Centurion, 1974, 164 p. ; p. 23.

<sup>15</sup> Dumont, Fernand, *Raisons communes* [Compact, 80], Montréal, Boréal, 1997, 264 p. ; p. 218. Sociologue de réputation internationale, intellectuel attentif aux préoccupations de son temps, essayiste, poète et aussi homme de foi, il occupe une place de

premier plan dans la littérature canadienne-française.

<sup>16</sup> Dumont, Fernand, *Une foi partagée* [L'essentiel], Montréal, Bellarmin, 1996, 312 p. ; p. 18.

<sup>17</sup> « La compassion c'est la sympathie dans la douleur ou la tristesse, c'est la participation, autrement dit, à la souffrance d'autrui. » Comte-Sponville, André, *Petit traité des grandes vertus*, op. cit., p. 139 ; voir aussi le chapitre en entier, *La compassion*, p. 137-157. Je vous réfère également à *La puissance de la compassion* du Dalai-Lama, Paris, Presses de la Renaissance, 1997, 192 p.

<sup>18</sup> Référence à Fromm, Erich, *Avoir ou Être ?* [Réponses], Paris, Robert Laffont, 1978, 256 p.

<sup>19</sup> Le psychologue américain Abraham Maslow définissait les « expériences-sommets », ou « peak experience », comme les plus hautes expériences qu'il est donné à l'homme de vivre.

<sup>20</sup> En ce sens, « l'adversaire » s'avère aussi précieux qu'un trésor, car en nous mettant à l'épreuve, il favorise notre croissance en stimulant notre capacité de résistance. De plus, il nous invite à pratiquer la patience et la tolérance, qui sont des éléments indispensables pour accéder à la compassion, à l'amour et au bonheur. Référence au Dalai-Lama et Howard Cutler, *L'art du bonheur* [Aider la vie], Paris, Robert Laffont, 1999, 312 p. ; notamment la section *Voir l'ennemi autrement*, p. 166-169.

<sup>21</sup> Comte-Sponville, André, *Petit traité des grandes vertus*, op. cit., p. 277-278. Depuis l'expérience-sommet du cimetière, cette vérité de l'humour fait partie intégrante de ma personne. Elle est, humblement, l'une des vérités que je réussis le mieux à vivre... presque toujours, et à peu près !

<sup>22</sup> Comte-Sponville, André, *Impromptus* [Perspectives



critiques], Paris, Presses Universitaires de France, 1996, 192 p. ; p. 70-71.

<sup>23</sup> Le philosophe norvégien Jostein Gaarder nommé « joker » l'homme conscient d'exister qui, tel un enfant, trouve tous les jours « que le monde est quelque chose de fantastique et de mystérieux [...] que l'existence est une aventure incroyable ». (*Le mystère de la patience*, Paris, Seuil, 1996, 384 p. ; p. 205.) S'il voit bien, s'il voit loin, c'est justement parce que le joker se voit comme un être mystérieux et fabuleux qui rampe le long d'un globe perdu dans un univers tout aussi mystérieux et fabuleux, trouvant « si étrange le fait d'être en vie que les questions philosophiques apparaissent d'elles-mêmes ». (*Le monde de Sophie*, *op. cit.*, p. 29.) Et encore : « À mes yeux, il représente les efforts de l'homme pour comprendre toujours davantage le monde qui l'entoure. » (*Maya*, Paris, Seuil, 2000, 416 p. ; p. 284.)

<sup>24</sup> Pourtant, se dépasser, il le faut bien ! Car l'homme ne donne sa pleine mesure qu'en se dépassant. En d'autres termes, le dépassement de soi s'avère un impératif, étant donné que s'asseoir sur sa condition et gémir, c'est déjà mourir.

<sup>25</sup> Référence à Th 110-159.

<sup>26</sup> Comte-Sponville, André, *Présentations de la philosophie*, *op. cit.*, 68. Voir aussi le chapitre La mort, p. 59-68.